**De Montaigne à Le Clézio, l'invitation au voyage**

«Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage», disait Joachim Du Bellay. Bien avant que l’accolement des substantifs «écrivain» et «voyageur» tende à catégoriser des auteurs pratiquant une multiplicité de genres, les écrivains ont entretenu avec le voyage une relation complexe.

Depuis les temps mythiques d’Ulysse et de Jason, le voyage fait partie des activités humaines parmi les plus valorisées, et les poètes en font l’éloge, même si, lorsqu’ils se retrouvent confrontés aux dangers de la route et aux difficultés de l’éloignement, face à la différence - celle de l’environnement géographique, celle des coutumes et des manières d’être -, les mouvements de l’âme dont ils font état peuvent incliner vers la nostalgie - c’est le cas de Joachim Du Bellay dans Les Regrets - ou briller d’un sombre éclat, « Nuit, désespoir et pierrerie », comme chez Mallarmé, dans « Au seul souci de voyager ».

Bien avant que l’accolement des substantifs « écrivain » et « voyageur » tende à catégoriser des auteurs pratiquant une multiplicité de genres récits d’explorateurs, carnets de voyageurs, comptes rendus de scientifiques, reportages au long cours, romans de haute mer ou de désert, les écrivains ont entretenu avec le voyage une relation complexe. Pour certains Montaigne, Stendhal, Flaubert, Cendrars, Segalen..., il innerve une part ou la totalité de leur oeuvre. Pour tous, il est un moment d’ouverture du regard et de mise à l’épreuve du réel, intégré à la formation le traditionnel voyage en Italie puis en Orient, renouvelé à des occasions suscitées ou acceptées, répondant à la « passion que j’avois de voir le monde » de Pétrarque ou à l’invitation de Catherine II de Russie pour Diderot.

Le voyage déplace l’esprit tout autant que le corps, et cette double mise en jeu permet à l’écrivain d’atteindre, au-delà de l’étrangeté qu’il traverse, une autre dimension de lui-même. Elle transforme le retour en expérience nouvelle. « Le plaisir spécifique du voyage, écrit Proust dans À l’ombre des jeunes filles en fleurs, c’est de rendre la différence entre le départ et l’arrivée non pas aussi insensible, mais aussi profonde qu’on peut, de la ressentir dans sa totalité, intacte, telle qu’elle était dans notre pensée quand notre imagination nous portait du lieu où nous vivions jusqu’au coeur d’un lieu désiré. »

Le syndrome d’Ulysse

Ce plaisir accompagne l’écrivain jusqu’au mouvement final du retour Le voyageur se distingue en effet du nomade en ce qu’il intègre la possibilité du retour dans son itinéraire, même si c’est pour mieux repartir : « Ah, comme je comprends la fin de L’Odyssée, écrit Yves Bonnefoy dans L’Arrière-pays, quand Ulysse retrouve Ithaque, mais en sachant déjà qu’il lui faudra repartir, une rame sur l’épaule, et s’enfoncer toujours plus avant dans les montagnes de l’autre rive jusqu’à ce que quelqu’un lui demande ce que c’est que cet objet bizarre qu’il porte, montrant ainsi qu’il ne sait rien de la mer ! » « C’est ainsi, note plus loin Yves Bonnefoy, que l’on désapprend les limites, et la puissance pourtant, de notre être-au-monde.»

La relation que certains écrivains entretiennent avec le voyage touche donc à ce qui les constitue au plus profond de leur être, de leur manière d’exister et de leur art. « Les premiers livres de voyage que j’ai lus, raconte Susan Sontag dans Temps forts, et qui comptent sûrement parmi les livres les plus importants de ma vie, furent écrits par Richard Halliburton. J’avais 7 ans, nous étions en 1940, lorsque j’ai lu son Book of Marvels [...] [Il] m’a offert ma première vision de ce que je pensais être l’existence la plus privilégiée qui fût, celle de l’écrivain : une vie de curiosité et d’énergie sans limites, une vie d’enthousiasmes innombrables. Être voyageur, être écrivain - dans mon esprit d’enfant, c’était au départ un peu la même chose. » Cette affirmation est caractéristique d’une génération, celle qui arrive à l’âge adulte dans les années 1950-1960, et qui inaugure un rapport au voyage beaucoup plus affirmé, généralisé, et une multiplication des formes littéraires qui lui sont liées. Le livre fondateur de la Beat Generation, paru en 1957, s’appelle Sur la route. Et pendant que Jack Kerouac parcourt en auto-stop la Californie en quête du roman qu’il mettra dix ans à écrire et à publier, à l’autre bout du monde occidental, un jeune universitaire et homme de théâtre français, Jacques Lacarrière, parcourt la Grèce - qui n’est pas encore celle des colonels -, et un jeune Genevois de famille bourgeoise, Nicolas Bouvier, met en oeuvre, en 1953, avec son ami peintre Thierry Vernet, « un projet [qu’ils avaient] cuit et recuit depuis longtemps » : partir vers l’est, sans autre but que la rencontre des autres et l’avancée sur un axe historique vers l’Asie, « mère de l’Europe ».

L’après-guerre permet, même si le « rideau de fer » est une réalité tangible, une circulation plus libre sur terre et sur les mers, ce que ne dément pas le développement des moyens de transport. Dans le même temps, le climat pesant de la guerre froide et l’atmosphère rigide régnant dans les démocraties occidentales conduisent la jeune génération à rechercher dans le voyage, le départ, l’ailleurs, d’autres modes d’affirmation de soi et d’expression, de libération et même de révolution pacifique.

« Pour moi, affirme Nicolas Bouvier dans La Clé des champs, voyager, c’est gagner par déracinement, disponibilité, exposition, le centre de ce champ de forces qui s’étend d’ailleurs partout mais dont il faut que nous cherchions, par déplacement géographique ou mental, l’accès qui nous y est particulièrement réservé. Il y a bien d’autres Sésame : l’alcool, l’éros, l’opium, la méditation immobile. Pour moi, comme pour la nombreuse famille dont je suis tributaire et dont je descends, c’est l’état nomade qui m’a fourni une clé : grand voyage ou petit voyage, Chine centrale ou Suisse orientale, le voyage n’étant pas affaire de kilomètres mais d’état d’esprit. Une fois gagné ce point central, reste à raconter avec les moyens du bord ce qui s’y passe, ou plutôt, le peu qu’on en aura compris. »

La fièvre des années 1970

Le voyage comme « état d’esprit », avec comme viatique les livres de prédécesseurs plus ou moins éloignés dans le temps - récits d’explorateurs comme François Bernier en Inde ou Paul-Émile Victor aux pôles, chroniques des lointains comme celle du père Labat aux Antilles, romans de Stevenson, Conrad, London ou Melville, Henry de Monfreid ou Kessel, carnets d’ethnologues comme Michel Leiris, Claude Lévi-Strauss ou Théodore Monod, ouvrages de femmes en quête d’harmonie, comme Alexandra David-Néel ou Ella Maillart : ce mouvement vers l’Ailleurs, devient, dans les années 1970, un phénomène de société s’étendant bien au-delà de ses initiateurs considérés, à l’origine, comme des marginaux Jack Kerouac, Nicolas Bouvier, Bruce Chatwin. L’éloge du voyage devient une posture commune, revendiquée comme une philosophie de l’existence, qui engendre des pratiques nouvelles.

Les sociétés humaines ont toujours attendu de ceux qui ont fait l’expérience de l’autre et de l’ailleurs, d’un au-delà du quotidien et du connu et de leur « être-au-monde », un enrichissement des connaissances et des mythes ou simplement un renouvellement des histoires colportées à la veillée par le récit des épisodes extraordinaires ponctuant l’itinéraire du voyageur. Dans le dernier quart du XXe siècle, le public n’est plus simple auditeur ou lecteur émerveillé : il est directement concerné par l’acte du voyage. Il est un acteur de la mutation de la société entraînant un besoin de liberté et de découverte étendu à l’échelle du monde. Grâce aux progrès techniques et aux développements d’infrastructures adaptées, il peut partir. Certes l’environnement collectif et protecteur des circuits touristiques laisse peu de place au vide ou à l’improvisation. Certes le tourisme dit de masse est peu favorable à l’abandon de nos « médiocres petites manières de Blancs », selon la formule de Michel Leiris. Mais le touriste se rêve - et parfois se vit - en voyageur, et le désir généralisé de voyage se traduit par un engouement pour la littérature se construisant et renouvelant ses formes autour du déplacement, de la découverte, du merveilleux. Cet enthousiasme ne faiblit pas depuis plus de trente ans, dépassant la durée normale d’une génération.

En Patagonie, le carnet de voyage de Bruce Chatwin, est ainsi devenu, en 1974, l’emblème d’une littérature nouvelle tout autant par son sujet voyageur que par sa forme fragmentaire. En 1976, L’Été grec de Jacques Lacarrière a offert un magistral succès de librairie à la collection « Terre humaine » fondée en 1955 par l’ethnologue Jean Malaurie. L’Usage du monde, que Nicolas Bouvier n’a pu publier, en 1963, qu’à compte d’auteur, est devenu, à sa réédition chez Payot en 1990, un « livre culte » : « Soudain, il était parfaitement en phase avec l’époque », explique Michel Le Bris, son éditeur chez Payot, mais aussi le fondateur à Saint-Malo, cette même année 1990, du festival Étonnants Voyageurs où Nicolas Bouvier rencontre enfin le public et ses pairs. Le succès de ce festival, la progression constante de sa fréquentation prouve que cette manifestation, elle aussi, est « parfaitement en phase avec l’époque ».

Du périph parisien au Rwanda

Les préoccupations et les objectifs portés aujourd’hui par la littérature nourrie de voyages s’inscrivent dans la continuité des oeuvres créées depuis qu’un poème oral s’est construit en Odyssée ou que les merveilles du monde décrites par Marco Polo ont accompagné les rêves de toutes les cours d’Europe. Il s’y lit également les évolutions d’une planète et les paradoxes de la mondialisation : ce qui se passe à l’autre bout du monde est perçu comme pouvant avoir des effets sur la vie de chacun ; à l’inverse, l’Ailleurs apparaît parfois au beau milieu de la quotidienneté la plus familière par exemple au bord du périphérique parisien, comme le décrit Jean Rolin dans La Clôture .

La période où l’« universel reportage » était fui par la littérature définie par Mallarmé comme une esthétique dégagée des contingences de toute histoire est révolue. La limite entre littérature et journalisme se fait plus ténue : des revues XXI se créent pour accueillir des textes travaillés comme des chapitres de livre, signés d’auteurs comme Jonathan Littell et offrant des témoignages sur des pays et des individus en difficulté ou en guerre, des territoires à l’équilibre écologique menacé. « Ouvrir les yeux est un antidote au désespoir », affirme l’écrivain Sylvain Tesson. Cette exigence mêlée de la littérature et du reportage conduit parfois, comme l’a fait Jean Hatzfeld, à inventer une langue originale pour faire entendre, avec une force bousculant toutes les indifférences, les voix des bourreaux et des victimes du Rwanda en guerre.

L’ouverture de la littérature au monde persiste à interroger les relations entre soi et l’univers, ses grands espaces, ses turbulences, ses villes surpeuplées et ses vallées oubliées auxquels nulle habitude, nulle protection plus ou moins illusoire d’un « chez soi » ne font soudainement plus écran. « Le voyage est appelé ainsi », rappelle Ibn Arabî, en faisant référence au mot arabe safar dont le sens comprend aussi celui de dévoilement, « parce qu’il dévoile les caractères des hommes ». En s’emparant du voyage, la littérature, elle aussi, se retrouve confrontée à ses questionnements fondamentaux : la possibilité de rendre compte du réel, sa relation avec l’imaginaire et la nature du pacte de vérité qui lie le lecteur à l’auteur d’un récit censé impliquer un déplacement du corps tout autant que de l’esprit. Mais cette exigence de vérité à laquelle le voyage renvoie peut être d’une autre nature, comme le rappelle Peter Sloterdijk dans Weltfremdheit 1993 en faisant l’éloge d’un voyage poursuivi jusqu’à l’absolu du monde et de soi : « Lorsqu’un homme décide d’aller dans le désert, il élève sa vie jusqu’à l’état d’alerte métaphysique - être éveillé est tout. [...] Le désert est l’option d’accepter seulement le reste inévitable du monde [...]. Là où plus rien ne pousse, la base du faux devenir est retirée. »